



DOSSIER Hors-ville

Bertrand Bacqué



Las Vegas, là où se défait le rêve américain

Le film *After Vegas* de Laurence Bonvin et Stéphane Degoutin (2012)

Paysages urbains

Un paysage désertique n'heur sous les yeux, à perte de vue, le plan est fixe. Il dure. Pourtant, l'on se reconnaît pas tout de suite un parking. C'est un espace étrange, immense, qui pourrait servir de piste d'atterrissage pour une armada extra-terrestre. De fait, l'échelle du lieu

nous manque un peu et c'est tant mieux. Dans l'image suivante, des monticules de pierres, de gravats, d'une carrière abandonnée, renforce l'aspect lunaire du lieu. Au loin, une chaîne de montagnes, grise, se découpe sur un fond de ciel uniformément azur. Le plan est toujours fixe. Le film *After Vegas* (2012) de Laurence Bonvin et Stéphane Degoutin, scrute ces

espaces, et nous met en état de veille d'attente. Plus deux plans de structures métalliques, imposantes, séparent le paysage. Elles aussi semblent en attente d'une humanité qui, peut-être, ne viendra jamais. Enfin, apparaît une figure humaine. Un homme, comme rescapé d'une catastrophe, tel le héros dégingolé de *Inter 360*, vient au-devant de nous... Il réapparaît plus tard, plein cadre, au terme du film, magnifique prophète lazaré sans aide par ce territoire désolé, le visage brouillé par le soleil, la froid et la chaleur. Puis une série de trois plans plus courts avec, toujours à Thomson, la chaîne de montagnes qui borde la cuvette de Las Vegas. Des véhicules traversent, puis de minuscules voitures de luxe et la silhouette d'un autre homme, fardé qui fante ce véritable no man's land. Enfin des maisons abandonnées, neuves mais brisées, détruites mais déjà vandalisées. Ces fameuses résidences de banlieues, rêve de la middle class américaine, brisé par la crise des « subprimes ». Pour la première fois, une voix off semble commenter la situation : « And you see, this was going to be a community here. But they went off into say a problem with the way that they were built. They weren't ready for them to be built so they stopped them and now the houses are still vacant. They tried to sell them, for a long time, but you see they wandered them, and so, who is going to take them now, especially they are not going to do it now because of the economy. And so they never did finish this... ». À la fin du témoignage, nous

renouvons le personnage plein cadre, il pose fièrement devant le pick-up qu'il vient de remplir de gravier.

Village

Il y avait quatre à cinq cents ans, en voix off puis in, de leur dérive, de leur vie au bord du cadre de la fameuse cité qui, dit-on, ne dort jamais. Après Dwight et son pick-up, Jean, champion accro au poker et golfeur professionnel, qui, depuis son agression, sa conviction et son hospitalisation, réside dans l'un de ces motels dont on renouvelle le loyer de semaine en semaine... Suit un Taya qui vit dans un « homeless camp » de Las Vegas, sur un vaste parking, entre quelques planches de bois, et essaye de recoller les morceaux éparpillés de sa vie. Et enfin, John, le plus étonnant d'entre eux. D'origine des temps modernes, il a élu domicile dans l'un des tunnels d'égout de cette ville aux cent hôtels de luxe et casinos. Il confesse, avare, et à notre plus grande surprise : « But it's not as bad as you'd think, you know the tunnel, really, you know it's cool in the daytime, it heats up at night, you know so it's not real cold. It really provides shelter, I mean it's not like you're out there, lying on the side of the road, like some of these guys. The only thing is when it rains... ». Ça n'a pas l'air d'être une mauvaise fortune bien calée et la caméra, à travers les portraits longuement posés, leur confère un maximum de dignité, leur rendant la plénitude de leur humanité...

Photographie, urbanité et cinéma

De fait, Laurence Bonvin, avant de passer au cinéma avec *After Vegas* (2010) dans le cadre d'*Eternal Tour*, s'est toujours intéressée dans ses séries photographiques au rapport entre individu et urbanisme, et plus récemment encore, à ces zones périphériques où, suite aux diverses crises économiques, la nature semble reprendre ses droits sur la civilisation et où, plus précisément, la ville cède le pas à la désertification, laissant apparaître des ruines contemporaines. Que ce soit à Amsterdam, avec *East of Aldam* (1996), en Grèce avec *Every Day is Friday* (1999-2000), dans la banlieue de Genève avec *Call's Noy* (1999-2000), en Turquie avec *Island's Periphery* (2000) et *On the edge of Paradise* (2000-2001) à Berlin avec *Home Foster* (2007) et *Forest* (2007-2008), à Madrid avec *Christien* (2008) et en Afrique du Sud avec *Shelley's* et *In & Out* (2009)... En passant au cinéma, elle prolonge naturellement son exploration qui doit autant à la photographie contemporaine (Robert Adams, Lewis Baltus ou Stephen Shore ont été les premiers à photographier les espaces urbains en friche ou en désinvention) qu'à la modernité inaugurée par Michelangelo Antonioni, Jean-Luc Godard, et reprise par Wim Wenders dans les années 1970. Car le cinéma aussi s'est très tôt intéressé à ces « espaces qu'on quitte », « espaces vides » voire « déconstruits », lieux privilégiés de l'échec des personnages de la modernité, où l'affect est aussi présent que l'esprit, selon Gilles Deleuze, lui-même marqué par la réflexion de Marc Augé sur les « non-lieux ». Le film explore les périphéries des zones urbaines en Europe, en Afrique du Sud ou aux États-Unis, traquant ainsi l'affect que l'échec de ces lieux déçoit. Mais ce qui intéresse plus précisément Laurence Bonvin et Stéphane Degoutin, artiste et chercheur avec lequel elle co-édite *After Vegas*, c'est le refus de l'humanité, voire la pétrification de ces périphéries, et la reconstitution d'une zone semi-désertique, que les laisses-pour-compte du rêve américain hantent désormais. Stéphane Degoutin s'était particulièrement penché sur les « gated communities » dans son ouvrage de référence *Processus volontaires du rêve américain*, publié par les Éditions de la Villette en 2006, et elles apparaissent totalement désertes, suite à la crise des « subprimes » de 2007, laisses comme des îles isolées à l'intérieur de la ville fumante...





De fait, c'est en 2010, à l'occasion de la présentation de l'exposition *De l'ère Fâges à Paris*, que Laurence Boinin a rencontré Stéphane Degoutin et qu'est née l'idée d'une future collaboration. Et c'est l'occasion de l'été à Las Vegas de l'été 2011, projet artistique pluridisciplinaire, que s'est concrétisée l'idée de documenter les franges de la cité du jeu. Par le biais du cinéma, il s'agissait de monter, au fil des rencontres improvisées et des repérages, ces nouvelles réalités urbaines amplifiées par la crise immobilière. Et cela dans le village de

ce festival itinérant qui interroge notamment les nouvelles pratiques liées à la mondialisation, aux conflits contemporains ou au défilé massif de populations...

Images contemplatives et structure circulaire

Proceedant par plans fixes – mais pas seulement puisque trois longs travellings punctuent le film –, *After Vegas* renvoie à l'activité photographique de l'artiste. Pour Laurence Boinin et Stéphane Degoutin, il s'agissait de créer, de

documenter cette réalité de la périphérie de Las Vegas. Il s'agissait de proposer un regard singulier et d'inviter le spectateur à l'explorer à son tour, ce qui explique la durée des plans. Mais aussi de faire le tour de ville, d'ici ce sentiment de circularité, le film proceedant par cercles concentriques. D'ici aussi la force des témoignages des quatre personnages rencontrés, qui disent leur enfance, leur dérive, aux marges du rêve américain. Rappelons enfin l'importance de ces espaces vidés, en déshérence, qui jouent au loin la pleine activité. Nous sommes

